

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

SESSION 2011

ÉPREUVE DE FRANÇAIS

Séries ES et S

Coefficient : 2

Durée : 4 heures

Le candidat s'assurera qu'il est bien en possession
du sujet correspondant à sa série.

*Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.
Ce sujet comporte 7 pages numérotées de 1/7 à 7/7.*

L'usage des calculatrices et des dictionnaires est interdit.

Objet d'étude – Le roman et ses personnages : visions de l'homme et du monde

Le sujet comprend :

Texte A - Alexandre DUMAS, *Pauline*, 1838.
Texte B - Emile ZOLA, *La Débâcle*, 1892.
Texte C - André MALRAUX, *La Condition humaine*, 1933.
Texte D - Julien GRACQ, *Un Balcon en forêt*, 1958.

Texte A - Alexandre DUMAS, *Pauline*, 1838.

En Inde, lors d'un dîner, des officiers anglais manifestent de façon moqueuse leur peu d'estime pour le jeune comte Horace de Beuzeval, du fait de son apparence fragile. Pour les démentir, le comte décide d'affronter seul, le lendemain, sous leurs yeux, une tigresse.

Il regarda donc circulairement autour de lui, et dans un enfoncement pratiqué dans l'herbe et pareil à une voûte de quatre ou cinq pieds de profondeur il aperçut la tigresse couchée à moitié, la gueule béante et les yeux fixés sur lui ; ses petits jouaient sous son ventre comme de jeunes chats.

5 Ce qui se passa dans son âme à cette vue, lui seul peut le dire ; mais son âme est un abîme d'où rien ne sort. Quelque temps la tigresse et lui se regardèrent immobiles ; et, voyant que de peur de quitter ses petits, sans doute, elle ne venait pas à lui, ce fut lui qui alla vers elle.

10 Il en approcha ainsi jusqu'à la distance de quatre pas ; puis, voyant qu'enfin elle faisait un mouvement pour se soulever, il se rua sur elle. Ceux qui regardaient et écoutaient¹ entendirent à la fois un rugissement et un cri ; ils virent pendant quelques secondes les roseaux s'agiter ; puis le silence et la tranquillité leur succédèrent : tout était fini.

15 Ils attendirent un instant pour voir si le comte reviendrait ; mais le comte ne revint pas. Alors ils eurent honte de l'avoir laissé entrer seul, et se décidèrent, puisqu'ils n'avaient pas sauvé sa vie, à sauver du moins son cadavre. Ils s'avancèrent dans le marais tous ensemble et pleins d'ardeur, s'arrêtant de temps en temps pour écouter, puis se remettant aussitôt en chemin ; enfin ils arrivèrent à la clairière et trouvèrent les deux adversaires couchés l'un sur l'autre : la tigresse était morte, et le comte évanoui. Quant aux deux petits, trop faibles pour dévorer le corps, ils léchaient le sang.

20 La tigresse avait reçu dix-sept coups de poignard, le comte un coup de dent qui lui avait brisé le bras gauche, et un coup de griffe qui lui avait déchiré la poitrine.

¹ Il s'agit des officiers anglais.

Texte B - Émile ZOLA, *La Débâcle*, 1892.

La défaite de l'armée française à Sedan dans les Ardennes conduit à la capitulation de la France devant la Prusse le 2 septembre 1870, et marque la fin du Second Empire de Napoléon III. Zola retrace la bataille de Sedan dans son roman La Débâcle.

La ville est assaillie, la défaite déjà certaine. Le soldat français Gaude vient d'être abattu alors qu'il tentait un ultime geste de résistance face à l'ennemi. Son camarade Rochas est en danger.

5 Cela ne lui¹ entrait pas dans la cervelle, que ce fût la défaite encore. On changeait tout, même la façon de se battre. Ces gens n'auraient-ils pas dû attendre, de l'autre côté du vallon, qu'on allât les vaincre ? On avait beau en tuer, il en arrivait toujours. Qu'est-ce que c'était que cette fichue guerre, où l'on se rassemblait dix
10 pour en écraser un, où l'ennemi ne se montrait que le soir, après vous avoir mis en déroute par toute une journée de prudente canonnade² ? Ahuri, éperdu, n'ayant jusque là rien compris à la campagne³, il se sentait enveloppé, emporté par quelque chose de supérieur, auquel il ne résistait plus, bien qu'il répêât machinalement, dans son obstination :

10 – Courage, mes enfants, la victoire est là-bas !

D'un geste prompt, cependant, il avait repris le drapeau. C'était sa pensée dernière, le cacher, pour que les Prussiens ne l'eussent pas. Mais, bien que la hampe⁴ fût rompue, elle s'embarassa dans ses jambes, il faillit tomber. Des balles sifflaient, il sentit la mort, il arracha la soie du drapeau, la déchira, cherchant à
15 l'anéantir. Et ce fut à ce moment que, frappé au cou, à la poitrine, aux jambes, il s'affaissa par minces lambeaux tricolores, comme vêtu d'eux. Il vécut encore une minute, les yeux élargis, voyant peut-être monter à l'horizon la vision vraie de la guerre, l'atroce lutte vitale qu'il ne faut accepter que d'un cœur résigné et grave, ainsi qu'une loi. Puis, il eut un petit hoquet, il s'en alla dans son ahurissement d'enfant, tel
20 qu'un pauvre être borné, un insecte joyeux, écrasé sous la nécessité de l'énorme et impassible nature. Avec lui, finissait une légende.

¹ « lui » : il s'agit de Rochas.

² « canonnade » : tir de canons.

³ « campagne » : campagne militaire.

⁴ « hampe » : manche en bois auquel est fixé le drapeau.

Texte C - André MALRAUX, *La Condition humaine*, 1933.

En 1927, en Chine, Kyo, leader communiste, considéré à cause de ses actes révolutionnaires comme un terroriste, est jeté en prison. Il se trouve dans une vaste salle commune où gémissent de nombreux autres opposants politiques, pour la plupart blessés. Il risque, de manière imminente, d'être torturé et jeté vif dans une chaudière. Pour éviter de parler et de trahir sa cause, il prévoit d'avalier l'ampoule de cyanure dont il s'est muni.

Et une rumeur inattendue prolongeait jusqu'au fond de la nuit ce chuchotement de la douleur : ainsi qu'Hemmelrich¹, presque tous ces hommes avaient des enfants. Pourtant, la fatalité acceptée par eux montait avec leur bourdonnement de blessés comme la paix du soir, recouvrait Kyo, ses yeux fermés, ses mains croisées sur son corps abandonné, avec une majesté de chant funèbre. Il aurait combattu pour ce qui, de son temps, aurait été chargé du sens le plus fort et du plus grand espoir ; il mourrait parmi ceux avec qui il aurait voulu vivre ; il mourrait, comme chacun de ces hommes couchés, pour avoir donné un sens à sa vie. Qu'eût valu une vie pour laquelle il n'eût pas accepté de mourir ? Il est facile de mourir quand on ne meurt pas seul. Mort saturée de ce chevrottement fraternel, assemblée de vaincus où des multitudes reconnaîtraient leurs martyrs², légende sanglante dont se font les légendes dorées ! Comment, déjà regardé par la mort, ne pas entendre ce murmure de sacrifice humain qui lui criait que le cœur viril des hommes est un refuge à morts qui vaut bien l'esprit ?

Il tenait maintenant le cyanure dans sa main. Il s'était souvent demandé s'il mourrait facilement. Il savait que, s'il décidait de se tuer, il se tuerait ; mais, connaissant la sauvage indifférence avec quoi la vie nous démasque à nous-mêmes, il n'avait pas été sans inquiétude sur l'instant où la mort écraserait sa pensée de toute sa pesée sans retour.

Non, mourir pouvait être un acte exalté³, la suprême expression d'une vie à quoi cette mort ressemblait tant ; et c'était échapper à ces deux soldats qui s'approchaient en hésitant. Il écrasa le poison entre ses dents comme il eût commandé, entendit encore Katow¹ l'interroger avec angoisse et le toucher, et, au moment où il voulait se raccrocher à lui, suffoquant, il sentit toutes ses forces le dépasser, écartelées au-delà de lui-même contre une toute-puissante convulsion⁴.

¹ « Hemmelrich » et « Katow » : compagnons de combat de Kyo.

² « martyrs » : personnes qui souffrent ou meurent pour une cause.

³ « exalté » : passionné.

⁴ « convulsion » : contraction violente et involontaire des muscles.

Texte D - Julien GRACQ, *Un Balcon en forêt*, 1958.

Au début de la Seconde Guerre mondiale, l'armée française se prépare à une offensive ennemie qui tarde à venir. Après d'interminables mois d'attente et de guet dans une construction fortifiée en pleine forêt ardennaise, le capitaine Grange, personnage principal du roman de Gracq, essuie les premières balles allemandes. Il est blessé.

Une hâte, une angoisse enfantine, le tiraient maintenant en avant, arrachant un pas après l'autre sa mauvaise jambe aux trous du sentier noir : il marchait vers la maison¹ comme s'il était attendu. Quand il s'arrêtait, les tempes battantes de fièvre, trempé de sueur, il tendait de nouveau l'oreille au silence des taillis², étonné de ce monde autour de lui qui laissait fuir l'homme comme un tas de sable laisse fuir l'eau. Une faiblesse le saisissait à la nuque ; il jeta son casque : l'air frais autour de son cou lui fit du bien. « Personne ! se répétait-il. Personne ! » De nouveau il avait envie de pleurer sur lui ; son cœur se nouait. « Je vais peut-être mourir » pensa-t-il encore. Son esprit s'engouait³ malgré lui, entraîné par une pesanteur grandissante : il pensait maintenant à la gangrène qui se met dans les plaies infectées ; l'idée fixe, délirante, le saisit tout à coup que sa jambe noircissait : il s'arrêta, s'allongea par terre, et commença à relever la jambe de sa culotte⁴. « J'ai oublié ma lampe électrique » pensa-t-il brusquement, et de nouveau une colère folle, impuissante, le souleva de hoquets : penché en avant dans les ténèbres épaisses, avec une obstination bovine, il essayait, en tirant sur ses reins douloureux, d'approcher son œil de sa jambe. Il sentit qu'il allait s'évanouir – la coulée de sueur froide redescendait de son front à ses reins – couché sur le côté, il vomit à petits coups le vin rouge et le peu de biscuit qu'il avait mangé. Cependant, dès qu'il était allongé et immobile, de nouveau il souffrait peu, ses forces lui revenaient – un sentiment de tranquillité, de bonheur stupide l'envahissait, comme s'il était monté de la terre. « On dirait que je suis convalescent, songea-t-il. Mais de quoi ? ». Il resta allongé ainsi une bonne heure. Il n'était plus pressé de repartir ; il regardait au-dessus de lui les branches des arbres qui voûtaient à demi le chemin contre le ciel plus clair : il lui semblait que la nuit devant lui s'étendait avec la coulée de cette voûte insondablement⁵ longue et paisible – il se sentait perdu, mais vraiment perdu, sorti de toutes les ornières : personne ne l'attendait plus, jamais – nulle part. Ce moment lui paraissait délicieux.

¹ « maison » : renvoie à la construction fortifiée.

² « taillis » : partie de forêt où les arbres, régulièrement taillés, restent de dimension modeste.

³ « s'engouait » : s'emballait.

⁴ « culotte » : pantalon de l'uniforme militaire.

⁵ « insondablement » : d'une profondeur impossible à mesurer.

I. Vous répondrez d'abord à la question suivante (4 points)

En quoi l'emploi du point de vue interne contribue-t-il à l'intensité dramatique de ces scènes ?

II. Vous traiterez ensuite, *au choix*, l'un des sujets suivants (16 points)

1. Commentaire

Vous commenterez le texte de Julien Gracq (texte D).

2. Dissertation

Un personnage de roman doit-il nécessairement surmonter des épreuves pour être considéré comme un héros de fiction ?

3. Ecriture d'invention

Vous rédigerez les notes personnelles d'un soldat français qui a assisté à la mort de Rochas, le personnage de Zola (texte B) : au soir de la bataille de Sedan, il restitue dans son carnet sa propre vision de la mort de son camarade et livre les réflexions que le combat lui a inspirées.